

# LA GUÉRISON, APERÇUS BIBLIQUES ET DOGMATIQUES

Par Henri  
BLOCHER

Professeur de  
dogmatique à la  
Faculté Libre de  
Théologie Évangélique,  
Vaux-sur-Seine

*Ce texte est la retranscription<sup>1</sup> révisée d'une conférence<sup>2</sup> donnée par le doyen honoraire de la Faculté Libre de Théologie Évangélique de Vaux-sur-Seine, M. Henri Blocher, à l'Église baptiste de Moutier le 1<sup>er</sup> décembre 1995. Les modifications apportées à la conférence n'en n'ont pas altéré le « genre » : destinée au grand public, elle renonce aux raffinements et preuves du style académique.*

Qu'est-ce guérir sinon le symétrique de tomber malade ? Guérir, résoudre en chœur tous les dictionnaires, c'est recouvrer la santé, dont la maladie représentait la perte. Le point de départ n'est guère contestable. La santé, il est vrai, et ses critères, ne se définissent pas si facilement — surtout si l'on touche au psychique ; dans le monde de la Chute, le Dr Knock parle en théologien profond quand il fait de tout homme bien-portant un malade qui s'ignore. Mais la notion approximative du sens commun garde assez de consistance pour nous suffire. La santé correspond au fonctionnement intègre et intégral (l'anglais peut dire *whole* pour « sain » et rejoint la composante de plénitude du *šâlôm* biblique, qui est aussi santé) de l'organisme. Le silence ou la transparence en est un critère admirable : le corps sain se fait oublier, il joue si bien son rôle de médiateur entre le sujet et le monde qu'il n'attire aucune attention sur lui-même. L'aptitude à relever les défis de l'existence, travailler autant que jouir (Freud), constitue une deuxième

<sup>1</sup> La retranscription a été assurée par J.-P. Zürcher, auquel va notre vive reconnaissance.

<sup>2</sup> Cette conférence s'inscrivait dans une série de conférences qui avaient pour thème : la maladie, la guérison, la mort. Sur la maladie, cf. Henri Blocher, « La Maladie selon la Bible », *Ichthus* n° 81, janvier-février 1979, p. 2-9.

marque essentielle. Si quelqu'un réclame des repères plus objectifs encore, posons que l'intégrité du fonctionnement sera celle des 10 % de la population adulte jeune se déclarant le mieux dans sa peau...

Nous retrouvons ainsi, par symétrie, les notes caractéristiques de la maladie selon la Bible : l'association à la douleur et à la faiblesse. Guérir, remporter la victoire sur la maladie, c'est d'abord cesser de souffrir, dans la mesure où la souffrance est une composante habituelle de la maladie. C'est redevenir capable d'accomplir les tâches auxquelles les êtres humains sont appelés.

Une difficulté surgit, toutefois, si l'on tente de cerner la notion de guérison : on distingue parfois entre « rémission » et guérison. Après le traitement d'un cancer, on n'osera guère parler de guérison avant l'expérience de plusieurs années ; en l'absence de récurrence sur  $x$  années, on dira *rémission*. Selon que la guérison semble assurée, confirmée, durable, que les symptômes ont disparu *et* que les causes sont éradiquées, ou bien qu'on doit attendre encore la confirmation, on utilisera l'un ou l'autre terme. Mais n'encombrons pas notre enquête de cette distinction. L'Écriture elle-même n'en joue pas, elle ne nous serait pas très utile pour nous placer dans la perspective de l'enseignement divin.

Nos observations se répartissent sous trois points ou chapitres :

- la guérison *désirable* ;
- la guérison *gracieuse*, au sens d'œuvre de grâce ;
- la guérison *multiforme*.

Il s'agira de discerner sa source et ses modalités, les chemins qu'elle peut emprunter.

## La guérison désirable

Question préalable : celle de la *valeur* guérison. Est-il indiqué de la désirer ? Est-elle digne d'être souhaitée, car on peut en principe définir la valeur comme ce qui est digne d'être souhaité. Le nier serait trop se complaire dans le paradoxe (la facilité du paradoxe doit toujours être suspecte) : la guérison fait l'objet du vœu de tous les humains et elle en paraît digne. Il suffit de voir les foules accourir à Lourdes pour se rendre compte que la plupart des gens désirent la guérison, ou de considérer la clientèle massive des guérisseurs. Pourtant, le désir lui-même peut-être malade, et il est des cas où la maladie consiste à se complaire dans la maladie...

Des nuances, des complications, sont à reconnaître. La maladie exprime une situation de conflit, elle signale qu'un agent destructeur, interne ou externe, exerce sa pression. Mais en même temps la maladie est l'effet de la réaction de l'organisme. Elle montre son combat, elle atteste l'activité de ses défenses et mécanismes de réfection. La maladie est, à cet égard, une formation de *compromis*, compromis instable

qui peut évoluer vers des formes pires ou vers l'amélioration, la guérison, ou encore perdurer avec de minimes fluctuations. Dans cette situation, on peut envisager que la maladie soit un état préférable à tout autre envisageable, avec réalisme, à un moment donné. Les risques de toute modification seraient plus lourds que ne seraient belles ses chances : il vaut mieux ne pas trop y toucher. En matière de maladie psychique, il est parfois imprudent d'atteindre les blocages, les problèmes les plus profonds, parce que tout peut basculer, le sujet peut « décompenser » sans retour. La formation « morbide » dont on se préoccupe représente alors un compromis encore viable, pour la personne, et on détruirait une sorte d'équilibre en étant trop pressé de guérir. La valeur guérison n'est pas absolue.

En outre, la question de la *volonté* de guérir se pose beaucoup plus sérieusement qu'on ne l'imagine. Est-elle toujours vraiment présente ? On dira : tout le monde veut guérir ! Est-ce donc tellement sûr ? Jésus ne prend pas cette volonté comme allant de soi. Lorsqu'il rencontre l'aveugle, ou les aveugles, selon le témoignage des Ecritures qui nous rapportent le même événement, il demande : Que veux-tu que je te fasse (Mc 10,51) ? Bartimée s'écrie : Rabbouni, que je recouvre la vue ! Il voulait guérir, celui-là ! Mais Jésus l'a interrogé. Une autre fois au moins, ce qui suggère une pratique assez courante du Seigneur, il pose une question similaire. Au paralytique de la piscine de Béthesda/Béthzatha, Jésus lance de but en blanc : Veux-tu guérir (Jn 5,6) ? Jésus se moquerait-il du misérable infirme ? S'il veut guérir — n'est-ce pas l'évidence en ce lieu qui attire les malades par l'espoir d'un miracle guérisseur ? Jésus interroge *sachant qu'il était là depuis longtemps déjà*. Il semble caractéristique de la réaction de beaucoup de malades que ce paralytique *ne* lui réponde *pas* : Mais oui, bien sûr, Seigneur ! Le paralytique tourne autour du pot, se perd en explications geignardes : Il n'y a personne qui m'aide à descendre dans la piscine. Il se plaint d'être seul, d'être dépourvu de moyens. Il ne répond pas franchement : Oui, je *veux* guérir ! Il est tellement habitué à sa situation qu'il préfère en rester à sa plainte qui lui apporte une petite satisfaction marginale. De fait, la guérison impliquera pour lui d'affronter certaines difficultés de la vie qui sont épargnées à un malade, à commencer par l'effort de porter son lit ! Ce n'est pas pour rien que le Seigneur lui ordonnera : Prends ton lit et marche ! Jésus a eu compassion de lui jusqu'en cette faiblesse qui l'empêchait de répondre oui à la question posée. Il l'a guéri, comblant jusqu'au déficit de sa demande et de son désir, comme il le fait si souvent pour nous (pourrions-nous autrement être sauvés ?).

Il n'est pas toujours si clair que l'homme malade veuille guérir, et, dans certains cas, il est raisonnable de préférer le compromis réalisé par la maladie. La question se pose donc sérieusement : la guérison doit-elle être définie comme une valeur désirable ? Bibliquement, il paraît possible et nécessaire de répondre *oui*. Oui, nous pouvons,

nous devons affirmer que la guérison est un bien en soi, que Dieu la désire pour ses créatures, que l'être humain fait bien, lorsqu'il est malade, de souhaiter l'inversion de la tendance morbide et la guérison. Nous serons au diapason du Seigneur si nous désirons *en général* cette guérison. La thèse est loin d'enfoncer une porte ouverte, d'énoncer une plate évidence, mais elle a le soutien de l'Écriture.

A certaines époques de l'Église, ce point de vue ne paraît pas avoir prévalu. Pour quelques-uns des hommes de Dieu les plus remarquables, dont nous sommes les héritiers immensément reconnaissants et respectueux, « la maladie est l'état naturel des chrétiens ». L'expression vient de Blaise Pascal<sup>3</sup> qui, lui-même chroniquement malade dès sa jeunesse, souffrait atrocement. Il a passé les dernières années de sa vie dans d'atroces migraines et d'autres troubles continuels. Son extraordinaire *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* explicite son sentiment : « Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède... »<sup>4</sup> ; si la maladie est salutaire en détournant du monde, elle configure au Christ<sup>5</sup>, et Pascal peut énoncer avec force : « C'est par les marques de vos souffrances [Seigneur] que vous avez été reconnu de vos disciples ; et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples »<sup>6</sup>. Difficile de dire en même temps la guérison désirable en soi.

La Bible semble fonder la valeur de la guérison d'au moins deux manières. D'abord par l'association de la maladie au mal, au cortège du péché. Si la maladie est dans la dépendance globale du péché, si c'est une des manifestations de cette domination indue que le diable exerce sur les enfants des hommes ainsi que le suggère le discours de Pierre à Césarée (Ac 10,38), alors il faut dire que l'inverse, la guérison, est bonne et désirable. La pensée ressort de déclarations positives de l'Écriture. De quel titre se revêt le Rédempteur d'Israël, aussitôt accompli le prodige de l'exode ? Le premier épisode qui suit la traversée de la mer des Roseaux, avec l'assainissement des eaux de Mara, se conclut

<sup>3</sup> Cité par Victor Giraud, *La Vie héroïque de Blaise Pascal*, Paris, éd. G. Crès, 1923, p. 155.

<sup>4</sup> *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, in Blaise Pascal, *Pensées & opuscules*, avec intr. et notes de Léon Brunschvicg, « Classiques français », Paris, Hachette, s. d. (1934 ?), p. 61 (§ VII). Jacques Chevalier, *Pascal*, Paris, Plon, 1922<sup>1</sup>, 1944, p. 98 n. 2 signale que Mme Périer (la sœur de Pascal) donnait la date des quatre dernières années de Pascal pour la composition de cet écrit, mais que les spécialistes, d'après l'évidence interne, la datent plutôt de 1654.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 62ss (§ X & XV).

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 65 (§ XV).

sur la promesse de protection à l'égard des maladies infligées aux Egyptiens et la glorieuse affirmation : « Je suis l'Eternel qui te guérit » (Ex 15,26, « Moi YHWH te guérissant »). Le psaume cent trois confirme : « C'est lui qui pardonne toutes tes fautes, qui guérit toutes tes maladies » (Ps 103,3). Malachie contemple en son lever le Soleil de justice : il portera la guérison dans ses rayons (ses « ailes », Ml 3,20). Et quand le Soleil de justice a paru, les signes qui ont marqué son premier avènement, sa première manifestation, ont été précisément des guérisons nombreuses. Jésus a désigné les signes que le règne messianique était inauguré, qu'il entrait dans l'histoire, que les prophéties s'accomplissaient alors, aux envoyés de Jean-Baptiste frôlé par le doute : Les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres (Mt 11,5). Les guérisons faisaient comprendre à ceux qui avaient des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, qu'il était lui, Jésus, celui qui devait venir conformément aux prophéties, et qu'il inaugurerait bel et bien, malgré l'inattendu et le paradoxe de la manière (*skandalon*), avec le témoignage suffisant des signes, son règne.

La perspective de l'accomplissement du plan de Dieu est bien celle de la disparition de la maladie. Dans le passage magnifique qui décrit la Jérusalem finale, la ville mérite pleinement la signification de son nom, la « fondation de paix » : espace de tranquillité parfaite, sillonné de larges canaux ou « Nils » (*y<sup>e</sup>'ôrîm*) — la Jérusalem terrestre est d'abord une citadelle perchée au-dessus d'un abrupt ravin — que ne saurait même troubler la sage lenteur des trirèmes ou des voiliers majestueux. Dans cette ville finale, tout le peuple résidant sera absous de ses fautes, et il n'y aura plus aucun malade, assure la promesse (Es 33,24). Elle revient à la fin de l'Apocalypse, pour la Jérusalem qui descend du ciel, la promesse qu'il n'y aura plus aucune douleur : élimination de toute maladie (Ap 21,4). Les feuilles de l'arbre de vie serviront à la guérison des nations : comprenons que les nations obtiendront leur guérison définitive dans cette Jérusalem, révélée comme le terme de toute l'œuvre de Dieu.

Comme on le découvre dans l'analyse de la maladie, il faut prendre garde à la distinction entre ce qui est vrai en soi et globalement, et ce qui vaut dans les cas particuliers considérés comme tels. La maladie, globalement, est une suite du péché, châtement et conséquence tout à la fois. Mais ce n'est pas toujours vrai dans le cas particulier. Le lien vaut quelquefois, mais la maladie, dans d'autres cas, n'a aucun rapport avec un péché particulier de l'individu qui est malade, ni même peut-être de son entourage. La *piété* d'un Job, sa droiture, sa fidélité, attirent sur lui les maladies dont il va souffrir assez longtemps. De manière particulière, ce qui est vrai de manière générale se trouve comme modifié, non pas que la vérité générale soit abrogée, mais la situation est tellement compliquée dans un monde qui « gît dans le

Mal [in] » (1 Jn 5,19), il y a tant de torsions et de distorsions, que l'œuvre de Dieu revêt des apparences déconcertantes. Ainsi, contrairement à notre attente, la maladie est « envoyée » par le décret permissif du Seigneur à tel juste, juste comme l'était Job.

Il en va de même pour la guérison. La guérison est en soi désirable, à nos yeux et aux yeux de Dieu. Mais dans ce monde tordu où nous sommes, Dieu accomplit un dessein mystérieux plus habile que le plus retors de ses adversaires (Ps 18,27 : « Avec le pervers, tu es retors » traduit la TOB, et Chouraqui : « Avec le tordu, tu es sinueux »), qui les contourne et les manœuvre, qui joue en quelque sorte plus subtilement avec ce que l'adversaire jette dans le monde. Dans ce monde et selon ce dessein de Dieu il arrive que la guérison ne soit pas le bien souhaitable pour une personne qui est malade. La guérison n'en devient nullement un mal en elle-même, elle reste un bien en soi. Un bien *supérieur*, eu égard à ce monde et au plan de Dieu, prend préséance sur le bien de la guérison. Il est encore *meilleur* que la personne ne soit pas guérie.

Quand la guérison, souhaitable en général, ne l'est-elle pas dans le cas particulier ? Le plus souvent, nous ne le savons pas. Dans cette ignorance, il sied à la créature *ensemble* de prier pour la guérison, puisque c'est le bien souhaitable en général, et d'ajouter : « Si c'est ta volonté ». La clause — la clause de Gethsémané — ne trahit pas l'hésitation ou le manque de foi ; au contraire, elle signifie renoncement à la folle présomption païenne, à la prétention de forcer la main de Dieu, elle exprime le vrai sens de la prière et l'humilité de l'authentique foi. Ne sachant pas, nous nous projetons dans une humble confiance à ses pieds, entre ses bras, pour que, selon sa sagesse, le Seigneur en dispose conformément à ses plans. Pascal ici est exemplaire :

*Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort ; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de l'Eglise et de vos Saints, dont j'espère par votre grâce faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient ; vous êtes le souverain maître, faites ce que vous voudrez*<sup>7</sup>.

Rarement, Dieu révèle que sa volonté *n'est pas* de guérir. Albert Nicole<sup>8</sup>, dont la mémoire demeure en bénédiction dans les Eglises évangéliques, se passionnait pour l'archéologie. Jeune pasteur talentueux, il aimait déchiffrer les tablettes égyptiennes, quand, tout à coup, il se rend compte qu'il est en train de perdre la vue. Que faire ? Demander

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 64s. (§ XIII).

<sup>8</sup> Albert Nicole est le grand-père du professeur Emile Nicole, doyen et professeur d'Ancien Testament à la Faculté de Théologie Evangélique, Vaux-sur-Seine, et le père de Jules-Marcel Nicole, longtemps le directeur de l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne.

la guérison au Seigneur, une guérison ordinaire ou miraculeuse ? Les médecins ne lui donnent aucun espoir mais il peut demander une guérison miraculeuse à Dieu ! Il s'enferme dans son bureau, recherche la présence du Seigneur, prie longtemps. Il sort enfin et déclare : « Le Seigneur veut que je le serve aveugle, je le servirai aveugle ». Il a reçu « dans le secret » la pleine conviction du Seigneur : ce n'était pas la guérison de la cécité que le Seigneur avait en réserve pour lui. Il a accepté cette volonté de plein cœur ; il n'a plus souhaité la guérison et a servi Dieu, prédicateur aveugle jusqu'au terme de ses jours, avec un fruit magnifique, un fruit qui demeure dans notre temps et pour l'éternité. L'interprétation la plus vraisemblable de « l'écharde dans la chair » dont souffrait l'apôtre Paul y voit une affection physique<sup>9</sup>, peut-être l'ophtalmie purulente fréquente à son époque et qui donne une apparence répugnante<sup>10</sup>. La réponse que reçoit sa requête — Ma grâce te suffit — offre dans cette lecture l'illustration biblique la plus saisissante d'une pareille révélation spéciale, Dieu choisissant de ne pas guérir (2 Co 12,9). La guérison est désirable, mais gardons-nous d'exclure ou de refuser d'avance les étonnants méandres de la souveraine sagesse !

Un mot encore pour nuancer l'affirmation de la guérison valeur, souhaitable ou désirable. Désirable, de toute façon, dans le présent de notre existence de pèlerins et voyageurs sur la terre, elle est *partielle*. Nous restons poussière ! Le psaume rappelle que l'Éternel le sait, tandis qu'il a compassion de nous. Il sait de quoi nous sommes formés, il sait quelle est notre constitution (Ps 103,14, « il connaît notre *yêçèr* », soit le matériau qu'il a pétri, divin *Yôçèr*, soit la forme qu'il lui a donnée). Le corollaire est simple : dans notre monde, la santé absolue n'est pas au programme. Nous n'avons pas à glisser, sous prétexte qu'il est désirable d'être guéri, au rêve illusoire, triomphaliste, d'une santé parfaite. Non, si le Seigneur nous accorde la guérison, elle demeure dans le cadre de la vie présente, vie de l'homme extérieur qui se désagrège au fil des jours, comme l'affirme sans ambages l'apôtre (2 Co 4,16).

<sup>9</sup> Richard B. Gaffin l'affirme comme une certitude, « La Guérison : approche biblico-théologique », *La Revue Réformée* 47/n° 188, janvier 1996, p. 56.

<sup>10</sup> Deux suggestions de l'épître aux Galates favoriseraient l'hypothèse : que les Galates, lors de la visite de Paul, « mis à l'épreuve à cause de [sa] chair » ne lui ont témoigné « ni mépris ni dégoût » (ils auraient donc pu) mais se seraient « arraché les yeux » pour les lui donner cadre bien avec elle (4,15, 16) ; et que Paul, écrivant de sa propre main, le fasse en gros caractères (6,11) comme quelqu'un qui n'y voit pas très bien. On peut aussi comparer Ac 9,8 et 18. On sait, cependant, que « l'écharde » est comprise bien différemment par d'autres. Dans la foule des propositions, nosologiques (la plus ancienne d'après Ph. E. Hughes, celle de Tertullien, y voit des céphalées ou des otalgies) ou non, on peut signaler celle des tentations, surtout quant au sexe (jadis habituelle chez les catholiques), et celle de l'endurcissement d'Israël envers l'évangile (Ph.-H. Menoud).

Si tel est le statut de la guérison, un bien en soi, mais avec des nuances et précisions qui ramènent notre foi à l'humilité toute pauvre et nue, d'où vient-elle lorsqu'elle s'opère ? Quelle est l'origine de la guérison ? La réponse tient en un mot : la *grâce* ! Le professeur Georges Crespy (natif d'Yverdon, mais qui enseignait à Montpellier) pouvait résumer : « C'est l'enseignement constant de la Bible que, de même que la maladie vient de Dieu, de Dieu vient aussi la guérison »<sup>11</sup>. De la maladie, plaiderions-nous, la chose est vraie au sens du décret permissif ; de la guérison, avec toute la force de la simplicité. Pour emprunter le langage de Luther, la maladie ressortit à l'œuvre étrange du Seigneur, de sa « main gauche », alors qu'il dispense la guérison de sa « main droite », comme son œuvre propre.

« Même lorsqu'on fait appel aux ressources de la pharmacopée, continue très bien Crespy, on a la certitude que c'est Dieu lui-même qui agit à travers le médicament »<sup>12</sup>. Ainsi pour l'emplâtre que prescrit Esaïe (2 R 20,1-11, Es 38,21). Si la guérison est un bien, il n'est pas douteux que son origine première est en Dieu. Il n'y a de bon que Dieu seul ! Toute bonté procède de lui. Il n'y a rien qui soit bon et que nous puissions attribuer à une autre cause première, radicalement, que Dieu lui-même. C'est sa bonté qui rayonne. C'est de sa bonté que découlent tous les biens véritables. « Toute grâce excellente, tout don parfait viennent d'En-Haut, du Père des lumières » (Jc 1,17). Et la bonté rayonnante mérite le nom de grâce, parce qu'elle n'est pas méritée. Dans le premier déversement de la bonté divine sur l'homme et la femme avant qu'ils aient péché, déjà sa grâce se déploie. La guérison comme bien procède de la grâce première. La gratuité, le caractère de grâce *redouble* quand il n'y a pas seulement absence de droit, mais révolte et démerite, mérite du contraire, condamnation et châtement. La guérison, puisqu'elle répare une conséquence du péché, porte également la marque de ce redoublement. Certainement, la guérison est grâce.

On peut utilement distinguer, sans diviser, dans le déploiement de la grâce. A l'origine de la guérison, il y a généralement la *grâce commune*. La grâce commune, dans le langage des théologiens, c'est la bonté de Dieu et tous les cadeaux qu'il fait, indépendamment de l'attitude des hommes à son égard, indépendamment de leur consentement de foi ou de leur refus. Dieu fait du bien à tous les humains, même ceux qui le narguent et le défient. Dieu fait lever son soleil sur

<sup>11</sup> *La Guérison par la foi*, Cahiers théologiques n° 30, Neuchâtel & Paris, Delachaux & Niestlé, 1952, p. 16. Il indique aussitôt les références suivantes : Ex 15,16 (corriger 26), Dt 32,39, Jb 5,18, Ps 30,3, Es 57,18, Jr 30,17, Os 6,1.

<sup>12</sup> *Ibid.*

les méchants et sur les bons, il fait pleuvoir sur les justes et les injustes (Mt 5,45). Dieu fait du bien à *tous* les hommes, remplissant leur cœur de joie, faisant mûrir les moissons en leur temps, et tous les fruits de la terre (Ac 14,17). Une grâce générale s'étend à tous les humains : grâce, essentiellement, qui maintient le don créationnel<sup>13</sup>. La révolte humaine — le péché, la chute — l'aurait détruit, dans sa logique, aussitôt. C'est une gangrène (cf. 2 Tm 2,17), qui gagne très vite et ne laisse quasiment plus rien. La logique du péché n'est autre que la destruction du bien. A l'encontre, Dieu, par la grâce qui est appelée grâce commune, *freine* les effets du péché. Il ne les annule pas complètement, il ne les élimine pas, mais il fait en sorte que subsistent, jusqu'à un assez haut degré, les bonnes choses qu'il a assurées à l'humanité au commencement. Dieu maintient sa création, maintient ses fonctions et ses valeurs. Ainsi des « mécanismes » de guérison. Le psalmiste s'exclame : Je te loue de ce que je suis une créature merveilleuse (Ps 139,14). Quelle merveille, en effet, que notre organisme, avec ses capacités d'autoréparation, de lutte contre les agents infectieux et contre toutes les autres agressions. L'organisme a la capacité créationnelle de rétablir ses équilibres, de simplement faire repousser la peau là où elle est déchirée. Admirable : une petite coupure peut être très gênante, mais une semaine ou un mois plus tard il n'y aura plus rien, à peine une cicatrice. L'œuvre s'opère parce que le Seigneur, dans sa grâce, empêche le péché de tout détruire des beautés et des bontés de sa création. A cette grâce commune faisait allusion le grand médecin de la Réformation Ambroise Paré, qui a forgé la formule fameuse et théologiquement impeccable : « Je le pansai, Dieu le guérit ».

Outre la grâce commune, la *grâce spéciale*. C'est la grâce liée directement à la Rédemption et qui œuvre chez les croyants, chez ceux qui reçoivent la Parole de Jésus-Christ et que son Esprit régénère. Un certain nombre de guérisons procèdent de cette grâce spéciale, elle qui découle de la Croix.

La prophétie suprême du Serviteur souffrant, dans laquelle l'Eglise naissante après Jésus lui-même a lu le sens de la mort du Christ, introduit la notion de guérison : « C'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris » (Es 53,5, Bible à la Colombe ; littéralement : « Dans sa cicatrice, il est guéri [impersonnel, = il y a guérison] pour nous »). La clause précédente, « le châtement de notre paix sur lui » peut avoir un sens très proche, dans la mesure où *šâlôm* se traduirait aussi « santé ». Le verset 4 se trouve cité par l'Evangile selon Matthieu, à propos du ministère de guérison de Jésus : « Et tous ceux qui allaient mal, Jésus les guérit, de sorte que s'accomplit ce qui avait été dit par le truchement

<sup>13</sup> Sur la grâce commune, nous recommandons par-dessus tous autres traitements, Cornelius Van Til, *Common Grace and the Gospel*, Nutley, Presbyterian & Reformed, 1974, 233 p.

d'Esaië le prophète : *Il a lui-même pris nos infirmités, et s'est chargé de nos maladies* » (Mt 8,16b-17, notre traduction).

Comment convient-il de comprendre ? Le « Chant » du Serviteur mêle au langage judiciaire et sacrificiel des termes évocateurs de la souffrance physique, et on a pu penser à la plaie d'un malade ; comme il est difficile de voir en lui, *à la fois*, un lépreux et un convict (pour reprendre la formule d'un commentateur), on s'accorde généralement pour privilégier ce qui prédomine, le thème du châtement substitutif — pour les fautes d'autrui<sup>14</sup>. Les termes d'Esaië 53,4 (*h'li* et *mak'ov*) signifient la douleur mais n'appellent pas forcément la pensée de la maladie. « Porter les fautes » est une expression quasi technique pour l'infliction du châtement mérité, et « porter les douleurs/charrier les souffrances » semble une expression dérivée, de même sens. La guérison du v. 5 prend alors naturellement valeur métaphorique : il s'agit de la « justification » du v. 11, équivalente à la purification par aspersion du sang en 52,15a, et du partage du butin avec les multitudes du Serviteur (53,12).

Mais que dire alors de la citation par Matthieu ? Elle fait partie d'une série variée, où le concept d'*accomplissement* est mis en œuvre de façons diverses, parfois assez lâches (Mt 2,15 et 17s., par exemple). Matthieu ne précise pas le rapport à la Croix. Il serait périlleux, et contraire à l'analogie de la foi, de tirer de sa citation la conclusion que le Christ a porté à la Croix *semblablement* les péchés et les maladies<sup>15</sup>.

Quel est alors le lien, qui justifie l'usage de Matthieu ? Si la maladie, « petite monnaie » de la mort, fait partie des conséquences, et des conséquences pénales, du péché pour l'humanité globalement considérée, le pas est facile à faire. Porter les péchés pour le Christ, subir les souffrances mortelles qui sont le salaire du péché et auxquelles se rattachent théologiquement les maladies, c'est fonder en droit la grâce de la guérison. Porter les fautes en supportant la maladie totale qu'est la mort, c'est rendre possible le ministère de Matthieu 8,16b (la libération des personnes démonisées, en Mt 8,16a, est, de même, rendue possible par la victoire de la Croix sur l'Accusateur, par l'accomplissement de toute la justice). Ainsi, la guérison nous est bien acquise par la rédemption, à titre de conséquence, comme la maladie elle-même nous afflige à titre de conséquence.

<sup>14</sup> On peut voir notre *Songs of the Servant.*, Londres, Inter-Varsity Press, 1975, ch. 5 ; nous ne désespérons pas de publier un jour en français sur le même sujet.

<sup>15</sup> Le Dr Paul Bordreuil (et pasteur), *Péché & maladie*, Nogent-sur-Marne, éd. de l'Institut Biblique, s. d., p. 14s., plaide vigoureusement contre la confusion. Il s'appuie, entre autres, sur le fait que *bastazô* n'est jamais employé « dans le sens sacrificiel de substitution rédemptrice, d'expiation » (c'est plutôt *anaphêrô*, qui ne figure pas en Mt 8,17). L'argument est intéressant, mais nous croyons qu'en Es 53,4, où la LXX emploie *bastazô*, c'est dans le sens relatif à la rédemption.

Cette explication ne dit pas encore tout ce qu'il faut dire. Pour prévenir les malentendus, il faudrait préciser que l'*application* de ce fruit de la rédemption est réservée à l'âge à venir : Nous attendons encore la rédemption de notre corps (Rm 8,23). Nous n'en recevons que des signes, annonciateurs de la guérison *totale*, la résurrection du corps infirme dans l'incorruptibilité de la gloire. Soulignons aussi un autre point : la grâce spéciale n'est pas disjointe de la grâce commune, la grâce qui fait fonctionner les fonctions d'autoguérison de notre organisme. La grâce spéciale, la grâce de la croix, restaure notre création originelle. Certes, elle fait plus ! Mais elle ne fait pas moins ; elle défait les œuvres du diable et permet de recouvrer l'intégrité perdue. On observe une sorte de convergence et de concomitance avec l'œuvre de la grâce commune. La grâce commune maintient en partie ce qui était un don de la création. La grâce spéciale nous le rend totalement. Le don créatif nous est restitué, le paradis nous est rendu. L'autre lien, c'est la finalité de la grâce commune : elle est répandue sur les humains *en vue de* la grâce spéciale. Pourquoi Dieu freine-t-il la logique destructrice du péché ? Si c'était simplement pour faire durer l'avorissante agonie et pour alourdir la culpabilité, on redouterait d'y déceler un fond de cruauté. Autant en finir tout de suite ! Si Dieu répand la grâce commune qui donne un sursis au monde, qui permet à l'histoire de se dérouler, c'est parce qu'il a prévu d'envoyer le fils de la femme qui écrasera la tête du serpent, c'est parce qu'il a prévu une rédemption ! La grâce commune, bien qu'elle soit définie comme une grâce de maintien des dons originels, est une grâce orientée vers l'avenir, vers l'œuvre de Jésus-Christ.

Ici se pose une question qui peut surprendre. Peut-on envisager une *troisième* catégorie après la grâce commune, universelle, et la grâce spéciale du salut ? On ne le fait pas habituellement, mais nous oserons la formule. Certaines guérisons pourraient relever d'une *grâce permissive* de Dieu. Des guérisons, dans la Bible, sont attribuées aux adversaires de Dieu, aux démons. Par l'énergie des démons aussi se font des prodiges, et des prodiges de guérison. Si la « bête », au chapitre treize de l'Apocalypse, est un antichrist personnel — interprétation légitime, la plus courante parmi les chrétiens évangéliques — il est prédit que, blessé à mort, il va guérir et faire ainsi l'admiration de toutes les nations qui applaudiront à cette guérison, à coup sûr une guérison par l'énergie de Satan. Des guérisons se produisent qui sont l'effet de puissances mauvaises. Et, pourtant, ces guérisons relèvent aussi de la grâce de Dieu, d'une grâce permissive !

C'est un bien en soi que la guérison. La guérison doit donc venir, comme telle, de Dieu, même dans ce cas, comme de l'origine tout à fait première. Les démons réussissent à déployer des forces, ils ont la capacité d'agir, mais ils ne sont que des créatures. Le diable lui-même a été créé par Dieu. S'il a des pouvoirs, ces pouvoirs viennent d'abord

de Dieu. Il reste, comme disait Luther, le « diable de Dieu » et ne fait rien sans sa permission. C'est dans leur usage que les pouvoirs guérisseurs deviennent des instruments de mal. La situation qui prévaut pour la maladie s'inverse : la maladie, un mal en soi, mais que Dieu utilise ; la guérison, un bien en soi, même dans ce cas-là, mais que les puissances mauvaises utilisent pour faire la guerre contre Dieu et perdre les humains.

Mieux vaut ne pas être guéri que de guérir par l'énergie diabolique. Autre cas particulier où la guérison, qui est un bien en soi, n'est pas souhaitable. Cela dit, on peut penser que, parfois, Dieu prend le Malin lui-même dans le filet de ses ruses : avec le Pervers, Dieu se montre encore plus retors. Lui aussi, le Malin, et sa troupe avec lui, font une œuvre qui les trompe. Dieu réussit à enrichir la grâce permissive de rayons bienfaisants de sa grâce créationnelle, voire rédemptrice. C'est là son secret, et nous serions follement présomptueux de jouer avec ce feu-là ; son précepte nous commande de nous tenir à l'écart de toute guérison qui émane des ténèbres. Complexité, humiliante, qui nous remet à notre rang ! Elle nous apparaîtra encore sous le troisième point.

## Modes de guérison

Sous un angle de vue différent, selon d'autres axes de coordonnées, la guérison se diversifie selon ses modes. Quatre principaux se laissent repérer.

Le premier mode de guérison, le plus fréquent, mais on ne s'en doute guère parce qu'il implique une manière cachée, silencieuse. C'est le *mode ordinaire spontané*. Par la grâce commune, l'organisme réagit et réussit à guérir. Ce mode de guérison joue souvent en concomitance avec les traitements médicaux. Ce ne sont pas alors les traitements médicaux qui guérissent (de simples placebos font parfois aussi bien que ces traitements !), c'est la grâce commune de Dieu. Elle a mis en œuvre dans l'organisme les moyens que le Seigneur lui a donnés. Des guérisons spectaculaires tout à fait inexplicables, indépendamment d'un contexte de foi ou de prière, semblent devoir être attribuées à ce fonctionnement ordinaire, spontané. Le Dr André Schlemmer cite le grand psychiatre français (c'était un croyant juif), Henri Baruk, qui rapporte plusieurs cas de guérison soudaine après des pronostics désespérés :

*... personne ne peut être sûr qu'un malade soit incurable : Baruk décrit le cas d'un peintre célèbre qui, après avoir été trois ans privé de parole, poussant des grognements de bête sauvage, déchirant ses draps et mangeant ses matières, se mit à parler un matin, et guérit totalement en quinze jours. En suivant cent quatre-vingt-sept cas de schizophrénie condamnés à la chronicité par les maîtres les plus émi-*

nents, Baruk et ses élèves ont observé cinquante cas de guérison complète et prolongée<sup>16</sup>.

De telles surprises, qui font ressortir l'efficacité du mode ordinaire spontané, ne sont pas réservées au domaine psychiatrique.

Le deuxième mode tient la plus grande place dans la conscience de tous les modernes, mais aussi une grande place dans d'autres civilisations, avec le recours à d'autres techniques, c'est la guérison *médicalement assistée ou induite*. Avec finesse et réalisme biblique, le Dr Schlemmer ne définit pas la médecine comme l'art de guérir, mais comme l'art d'aider l'organisme à guérir. Mais cette vue rigoureuse n'exclut pas le rôle agressif de certains agents pathogènes distincts du corps. La médecine peut aider le corps à guérir en attaquant le microbe directement par l'antibiotique, ou des cellules cancéreuses par des rayons, ou aussi par le mode chirurgical en enlevant une partie qui se gangrène, etc. La Bible est favorable à la médecine. C'est Dieu qui a créé les moyens mis en œuvre pour aider l'organisme à guérir. On achoppe sur un passage qui ne veut pas du tout dire que la Bible condamnerait la médecine ou le recours à la médecine : le roi Asa a mal agi lorsqu'il est tombé malade — infection des pieds — et qu'il n'a même pas, dans cette maladie, consulté l'Eternel, recourant plutôt au médecin (2 Ch 16,12). Ce que l'Écriture condamne dans la conduite d'Asa, ce n'est pas le recours au médecin, c'est le recours au médecin seulement ! Qu'il n'ait pas eu d'autre pensée et qu'il n'ait pas consulté l'Eternel<sup>17</sup>. L'enseignement est constant : l'entreprise thérapeutique est légitime, recommandable ; nulle part elle ne serait considérée comme une béquille pour ceux qui manquent de foi. Calvin l'a vigoureusement fait valoir de son temps contre des esprits excités (rien de nouveau sous le soleil !). Il écrit :

*Quand ce vient à la médecine, il [le prétendu spirituel] s'y déborde aussi bien, autant ou plus, grinçant les dents, & se tempêtant à l'encontre, à la façon des frénétiques, qui frappent, égratignent & mordent ceux qui leur assistent pour leur bien. [...] c'est une honte, qu'il faille débattre avec ceux qui s'appellent Chrétiens, & veulent être estimés tels, qui*

<sup>16</sup> « La Sécularisation de la cure d'âmes », *La Revue Réformée* 25/n° 97-98, janvier 1974, p. 59. Le Dr Schlemmer (1890-1973) fut une haute figure du protestantisme réformé français ; le n° cité de *la Revue Réformée* est un recueil de textes publiés *in memoriam*, et, sur notre sujet, nous ne saurions trop les recommander.

<sup>17</sup> Voir P. Bordreuil, *op. cit.*, p. 12s., qui note : « Le mot Asa lui-même veut dire, en hébreu, médecin » ; c'est, en effet, une signification possible du nom du roi, mais d'autres hypothèses sont envisagées (comme c'est si souvent le cas avec les noms hébraïques !). Si la racine évoque bien la médecine, Asa pourrait bien être la contraction de *'asà'él* ou *'asà'yâ*, « Que Dieu (l'Eternel) guérisse » ; ce qui rehausserait la tragique ironie de l'épisode.

plus est, veulent faire des docteurs, d'une chose, qui de tout temps a été toute résolue entre les Païens. Car ç'a été une sentence commune entre eux, que la médecine est un don de Dieu. [...] Je dis, & qui plus est, je prouve, qu'elle est venue de Dieu : en tant que c'est une science de bien user des créatures qu'il nous donne, selon les nécessités auxquelles il nous assujettit. Car tout ainsi que Dieu ayant assujetti nos corps à faim & à soif, nous a donné à boire & à manger, pour subvenir à cette indigence ; nous ayant assujettis au froid & au chaud, nous a donné des aides pour y remédier : pareillement nous ayant assujettis à maladies, nous a donné de quoi y pourvoir. [...] Quand saint Paul fait mention de saint Luc, il le nomme médecin. Luc, dit-il, médecin, vous salue [Col 4.14]. Le veut-il déshonorer par ce titre, comme s'il l'appelait brigand ou larron ? [...] Pour montrer que nous ne tenterions pas Dieu, méprisant la médecine : il [toujours le sectaire] dit que c'est une parole diabolique, ruinant toute Chrétienté. Voire, mais la raison ? Parce que celui qui met toute sa fiance en Dieu ne le tente point. Je le confesse. Mais je dis que celui qui ne tient compte des moyens que Dieu a ordonnés, ne se fie pas en lui : mais est enflé d'une fausse présomption & témérité<sup>18</sup>.

La Bible évoque même les moyens médicaux. Moins élaborés que les nôtres, bien sûr ! Le Bon Samaritain use de l'huile et du vin, le baume et l'antiseptique. C'est la pharmacopée de l'époque. Jérémie se lamente : N'y a-t-il plus de baume en Galaad (il était célèbre) ? N'y a-t-il plus de médecin là-bas ? Il y a la fameuse ordonnance du Dr Saul-Paul à Timothée qui souffre d'aigreurs d'estomac et de troubles digestifs (1 Tm 5,23). « A cause de tes nombreuses indispositions », voici le remède que je te prescris, *dosim, repetatur*, on sait lequel. Imaginons ce que certains auraient conseillé ! Qu'auraient-ils dit à Timothée ? Timothée, tu souffres de mauvaise santé, il doit y avoir un péché dans ta vie, un problème spirituel quelque part. Ou bien : Timothée, c'est un symptôme typiquement psychosomatique, tu devrais suivre une psychothérapie... Timothée, va voir quelqu'un qui exerce le ministère de délivrance pour qu'il te délivre de l'esprit d'indigestion !... L'apôtre Paul dit simplement : prends un peu de vin ! Prends un peu de vin ! Telle est la sagesse authentiquement divine et l'attitude biblique à l'égard de la médecine !

Sur la pluralité des médecines, retenons seulement le conseil de circonspection, contre les excès de droite comme de gauche. Il convient de se garder de l'extravagance imprudente comme de la mentalité *païenne* du tabou : Ne prends pas ! Ne goûte pas ! Ne touche pas ! La peur d'être souillé par le moindre contact élève un démenti contre la sereine liberté chrétienne. Des viandes sacrifiées aux idoles ?

<sup>18</sup> *Contre la secte phantastique & furieuse des Libertins, qui se nomment spirituels*, dans *Recueil des opuscules, c'est-à-dire Petits traictez de M. Jean Calvin*, Genève, Baptiste Pinereul, 1566, p. 711s. Nous avons été conduit à ces pages par la citation qu'en fait A. Schlemmer, « Foi et médecine », in *op. cit.*, p. 18. (Orthographe modernisée).

Rien ne pourra vous nuire si vous jouissez de la liberté en Christ. Une idole n'est rien, usez de votre liberté, sauf si cela fait chuter le frère faible. Liberté chrétienne, et non pas crainte crispée et soupçonneuse de toucher à quoi que ce soit qu'on ne comprend pas !

Le troisième mode de la guérison, le mode *miraculeux*, fait couler pas mal d'encre dans les Eglises. Le Seigneur met ce mode en œuvre et par lui nous montre sa compassion, sa compassion de père pour ses enfants. Certains défendent la thèse selon laquelle le temps des miracles de guérison serait passé, que de tels signes auraient été réservés l'époque apostolique<sup>19</sup>. Il ne semble pas que les bases suffisantes d'une telle opinion soient présentes dans le Nouveau Testament. Des nuances et des précisions sont pourtant opportunes. Rappelons-nous la grande difficulté de discerner le miraculeux de ce qui ne l'est pas, de ce qui est guérison selon les modes ordinaires, mais incompris de nous. La guérison du peintre schizophrène dans l'état si pitoyable qu'évoquait Henri Baruk aurait passé pour miraculeuse, s'il y avait eu le moindre élément contextuel relatif à la prière, à une démarche de foi. Le psychosomatique fait des choses spectaculaires. Ce n'est pas parce qu'une guérison nous étonne, parce qu'elle obtient une restauration soudaine et de très grande envergure, qu'elle est forcément miraculeuse. On supposerait à bon droit l'existence d'une « zone » intermédiaire où Dieu se sert extraordinairement des mécanismes ordinaires. Intervention spéciale du Seigneur *sans* ce dépassement des lois de la nature que nous associons volontiers à l'idée de miracle.

Le débat le plus important concerne l'*attente* légitime des croyants à propos de guérison miraculeuse. Osons dénoncer comme non conforme à l'Écriture, comme une tromperie (même avec les meilleures intentions du monde), l'idée que le chrétien pourrait attendre la guérison toujours, en toute circonstance, pourvu qu'il place en Dieu une foi suffisante. Le *Health & Wealth Gospel*, qui promet la forme et les fonds, n'est qu'un faux évangile, qui berne les plus faibles et immunise un grand nombre contre le véritable message. Les échecs, lorsque la guérison est prêchée de cette façon fallacieuse, sont tragiques : ceux qui ne sont pas guéris (durablement) sont accusés, implicitement ou explicitement, de ne pas avoir assez de foi. L'Écriture s'inscrit en faux. Elle ne suit pas ce chemin, elle ne promet pas la guérison automatique à la foi : elle fait l'éloge spirituel d'un Gaius dont le corps n'est pas en aussi bonne santé que son âme (3 Jn 2) ! Paul, par qui des guérisons

---

<sup>19</sup> Avec des nuances, R. B. Gaffin, *op. cit.*, privilégie cette option. Considérant « la guérison et les dons apparentés », il écrit : « La conclusion à tirer est que ces dons, énumérés en 1 Corinthiens 12,9, 29 et présents dans les Actes, surtout lorsqu'ils sont exercés régulièrement par un individu, font partie de la structure de l'Eglise au moment de sa fondation. Ils sont au nombre des « signes des apôtres » au sens large, qui ont disparu de la vie de l'Eglise » (p. 55).

miraculeuses se sont faites à profusion, a laissé Trophime *malade* à Ephèse (2 Tm 4,20). Aucune insinuation de la moindre faute du côté de Trophime, ou que l'apôtre ait failli à son ministère d'instrument de guérison.

Le vrai débat tourne autour de la question suivante : l'erreur écartée, deux possibilités peuvent être admises. Ou bien on dit : « La guérison est normale pour le chrétien aujourd'hui, mais Dieu est libre de faire des exceptions, selon sa sagesse » ; ou bien l'on dit : « La guérison, c'est l'exception. Il est normal que nous partagions la situation des autres hommes dans le temps présent, malades comme eux, guéris comme eux par l'effet de la grâce commune, spontanément et par la médecine. Ce qui est exceptionnel, quand Dieu le veut, c'est la guérison miraculeuse ». Les textes bibliques qui avertissent : Nous attendons encore la rédemption de notre corps, l'homme extérieur se détruit, le corps présent reste mortel, infirme, corruptible, semble exclure la guérison comme la norme, dans le cheminement de la vie chrétienne. Aucun passage ne l'implique de façon nette. Comme nous l'avons fait ressortir, si la guérison est bien impliquée par l'œuvre de la croix, elle ne nous est pas encore appliquée dans le temps présent. Le Christ nous a acquis la parfaite santé, la guérison totale et radicale ; mais pour le moment, nous n'avons que les prémisses de l'Esprit. Cette guérison nous sera donnée quand il reviendra, quand il rendra notre corps de misère semblable à son corps de gloire (Ph 3,21). C'est alors que l'effet de sa croix pour notre corps sera réalisé. Le régime « normal » pour un corps marqué par la chute comme tous ceux autour de nous, c'est que nous nous soyons sujets aux mêmes types de maladies et aux mêmes procédures de guérison que les autres. Dieu accorde les *signes* de la promesse comme il veut, quand il veut — dans son amour.

Reste un quatrième mode : depuis deux ou trois décennies, on parle beaucoup de guérison *intérieure*, tout spécialement de la guérison des souvenirs. Il n'est pas possible d'en écrire ici plus que quelques lignes<sup>20</sup>. Plusieurs ont développé une technique de relation d'aide selon laquelle des gens blessés et handicapés dans leur relation avec les autres, et dans leur cheminement spirituel, peuvent être guéris, guéris de traumatismes de leur vie affective remontant souvent à la petite enfance. Ils revivent en quelque sorte les scènes d'autrefois, y introduisent le Christ par la pensée et la prière, et se font guérir de la blessure que leurs émotions ont subie et qui les gêne. L'entrelacs est constant entre le psychique et le spirituel, entre l'aspect d'organisme de notre être intérieur même et l'aspect de concentration responsable et de liberté spirituelle. Les questions d'émotion et les questions d'obéissance et de pardon s'entremêlent.

Sans pouvoir prétendre à un verdict ultime, nous ne voyons rien qui condamne cette technique dans l'Écriture. Elle porte de beaux fruits. Nous porte, cependant, à la prudence que l'Écriture ne représente guère de procédures qui ressemblent à celle-là. Le risque subtil de la concentration sur soi, sur ses propres problèmes, sur le vécu et le ressenti, ne serait-il pas d'une conformation trop aisée au présent siècle ? Si la relation d'aide se généralise, ne serait-ce pas, au moins un peu, que notre société a mis au tout premier rang des valeurs le fait de bien se sentir dans sa peau, de se sentir épanoui, avec des échanges faciles. A privilégier ce bien, ne modifie-t-on pas subrepticement la hiérarchie biblique des valeurs ? Au lieu de l'obéissance au commandement de Dieu, du zèle pour répandre sa Parole, la priorité ne devient-elle pas que je me sente bien ? Les techniques de relation d'aide apparaissent clairement apparentées à celles des psychologies contemporaines, revêtues d'un vernis biblique ou pieux. A l'analyse transactionnelle, par exemple, on ajoute des versets et des scènes bibliques. Rien de répréhensible en cette combinaison : les trouvailles des incroyants mêmes relèvent de la grâce commune ! Le risque, c'est que la compétence voulue manque, et que certains utilisent des instruments qu'ils ne maîtrisent pas tout à fait. La piété est utile à tout, mais ne remplace pas tout — un maniement malheureux peut entraîner de graves dégâts<sup>21</sup>. Conduits avec sagesse, avec la conscience des divers dangers, les traitements de guérison intérieure libèrent pour un meilleur service de Dieu et illustrent avec éclat que toute guérison est de la grâce.

La guérison intérieure *radicale*, à coup sûr, qui touche le centre de la personnalité, le cœur et non pas seulement les émotions, c'est le salut ! « Guérison » est pris alors de façon métaphorique<sup>22</sup>, mais, dans la fidélité à l'évangile, l'accent doit demeurer sur le salut comme le but que Dieu vise. C'est pour nous sauver que le Seigneur Jésus est venu : non pas pour que nous ayons une vie un peu plus agréable pendant ce passage terrestre, mais la *vie éternelle* en sa présence, et que nous portions du fruit qui demeure jusqu'en cette vie éternelle. Ne méprisons pas toutes les bontés de Dieu, à tous les échelons de sa hiérarchie. Mais respectons son échelle de valeurs ! Discernons quel est le sens de notre temps dans son plan sans nous croire déjà « arrivés ». Acquittions-nous sobrement de la mission qui nous est confiée, en attendant que le Seigneur Jésus revienne, et qu'il change notre corps d'humiliation en la similitude parfaite de son corps de gloire. ■

<sup>21</sup> Voir l'important article du Dr Daniel Déjardin, « Les Pouvoirs illimités de la psychologie », *Fac-Réflexion* n° 37, 1996/4, p. 18-30.

<sup>22</sup> Danièle Hervieu-Léger, *La Religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993, p. 202 note dans les « nouveaux mouvements religieux » qu'elle étudie un renversement du rapport métaphorique : « Dans ce processus de réinterprétation individualisante de l'articulation entre salut et guérison, c'est la vision du salut qui devient une métaphore de la guérison ».

